

Peine de mort Le grand pardon

Preuve que l'Amérique a deux visages, de plus en plus de voix s'élèvent contre la peine de mort. Parmi les plus émouvantes, celles des proches d'assassinés qui, malgré leur drame, refusent ce «crime pour punir le crime».

Par Emmanuelle Eyles. Photos Deirdre Breman.

Brisez la seringue, dénouez les sangles, nous ne voulons pas de la peine de mort!» scandent un étrange cortège dans les rues de Huntsville, principale ville pénitentiaire du Texas. Ils sont une cinquantaine d'individus venus des quatre coins du pays pour manifester dans l'Etat américain qui exécute le plus de condamnés, soit cinq par mois. Ils participent au «Journey of Hope and Reconciliation», périple de trois semaines qui, chaque année depuis 1993, les mène d'Etat en Etat pour s'exprimer contre la peine de mort.

Riches et pauvres, Blancs et Noirs, ils portent tous en eux une plaie béante: la perte d'un être cher. Il y a ceux qui pleurent un parent assassiné, ceux qui ont perdu un proche exécuté pour meurtre, et enfin ceux qui ont injustement croupi des décennies dans les couloirs de la mort. Mises bout à bout, leurs histoires composent un plaidoyer saisissant et magistral pour le pardon et l'amour. Il y a Abe Gayle, petite femme de 60 ans dont la fille a été poignardée, et qui, après six ans de rage et de haine, a décidé d'écrire

au meurtrier, de le rencontrer pour l'encourager à s'instruire en prison afin de préparer une éventuelle sortie. Il y a Tina, 26 ans, dont le père a été assassiné lorsqu'elle avait 9 ans et dont le mari vient d'être exécuté pour viol et meurtre. Pour ne jamais oublier, elle a fait tatouer à l'encre rouge au creux de son bras l'empreinte de la seringue qui a emporté son mari. Elle allume chaque matin une bougie à son effigie et la dispose dans l'herbe: «David aimait la nature plus que tout et souriait de bonheur le matin de son exécution, car il avait aperçu un aigle par la fenêtre en dépit des sangles qui l'empêchaient de tourner la tête.» Il y a Ray, qui, après vingt années injustement passés dans le couloir de la mort, a tout perdu: femme, famille, travail, maison, dents et cheveux. Mais aussi Renny, Jennifer, Vera et tant d'autres...

Rares sont ceux qui n'ont pas failli y laisser leur peau. Ils se sont réunis, comme chaque année, pour témoigner dans les écoles, les universités et les places publiques. «Rentrez chez vous!» leur hurle un motard furieux, tout de cuir harnaché, tandis que deux passagers d'une voiture dénudent leurs fesses et les présentent à la fenêtre.



JOURNEY OF HOPE. Cette grande campagne cherche à informer la population sur les alternatives à la peine capitale.

«Tiens, je ne savais pas qu'il y avait deux pleines lunes au Texas», remarque Bill Pelke, fondateur du «Journey of Hope», tandis que tout le monde éclate de rire. Les larmes et les rires seront les fidèles compagnons du voyage. Mais surtout, au-delà de l'indicible et de la douleur sans fin, il y a la volonté de croire en l'être humain et de pardonner. Ainsi que le dit Bill Pelke, «un être humain ne peut se résumer au pire acte qu'il a commis». ▶



Nancy, la fille de JEANETTE, a été violée et assassinée.



BESS a retrouvé sa mère dans une mare de sang.

“ JEANETTE, 56 ANS

Un jour, j'ai reçu un coup de téléphone de la police, m'apprenant que Nancy, ma fille de 20 ans, avait été retrouvée morte ligotée à un radiateur, une balle dans la tête, portant sur le corps des traces de viols. Elle avait un bébé de 15 mois, un amoureux et un job à la pizzeria où elle a été assassinée. Deux mois plus tard, dans le même restaurant, la police arrête deux jeunes hommes que des témoins ont entendus trinquer à la santé de ma fille, à la table même où elle a été violée. J'apprendrai beaucoup plus tard, de la bouche de l'un d'eux, que la police les a entraînés dans un motel un week-end entier pour les passer à tabac, leur planter des stylos dans le bras en guise de seringue. L'inspecteur finit par pondre une déposition, que les deux jeunes signent, selon laquelle ma fille a été violée huit fois, sodomisée et abattue en pleine fellation... Les douze années qui suivent ne sont qu'un long cauchemar: je ne dors pas, je hurle, je passe de longues soirées dans ma chaise à bascule, un pistolet entre les mains. Seules ma mère et ma petite-fille m'empêchent de mourir. La rage et la haine m'étouffent. Et puis, un matin, j'allume la télévision et je découvre qu'un autre homme, un certain Marino, s'est rendu à la police pour le meurtre de ma fille! Cet homme confesse son crime depuis plus de deux

«Je ne veux pas salir la mémoire de ma fille avec un autre crime.»

ans; il a même écrit, en vain, à George W. Bush (*alors gouverneur du Texas, ndlr*) pour avouer. Les prélèvements d'ADN corroborent ses dires, mais il jure n'avoir violé ma fille qu'une seule fois et nie la sodomie. Le film infâme qui repassait sans cesse devant mes yeux depuis douze ans était donc l'invention d'un inspecteur qui voulait "sensationnaliser" son affaire. La haine que j'ai éprouvée envers deux jeunes hommes pendant toutes ces années était vaine. L'inspecteur ne m'a jamais adressé la moindre excuse, et l'an dernier, il a pris sa retraite avec tous les honneurs. L'un des deux jeunes hommes a été tellement rossé en prison qu'il n'est plus qu'un légume en chaise roulante. L'au-

tre est devenu un ami et vient d'entrer en troisième année de droit après douze ans de prison pour rien. J'ai rencontré Marino et j'ai eu pitié de sa folie. Il entend des voix qui le torturent; c'est pour les faire taire qu'il a tué ma fille. Je me suis battue pour qu'il ne soit pas exécuté, je ne veux pas salir la mémoire de ma fille avec un autre crime. Je suis texane, je vis au milieu de pseudo-cow-boys qui ont une mentalité raciste et esclavagiste. Les impôts que je paye financent les exécutions à mort, car chez moi on tue les gens pour leur apprendre qu'il ne faut pas tuer!»

“ BESS, 40 ANS

J'avais 13 ans quand ma mère a été assassinée sur le parquet de notre salon. Mon père, psychiatre de son état, m'a expliqué, ainsi qu'à mes sœurs, qu'il était important de continuer comme avant et de montrer aux voisins que nous étions fortes. Nous n'avons pas déménagé et je voyais les impacts de balles sur le parquet à chaque repas. J'étais totalement terrorisée. Je savais que le meurtrier de ma mère courait toujours et qu'il savait où me trouver. Je ne pouvais pas entrer dans le salon sans y voir le corps de ma mère allongé dans une mare de sang. J'échafaudais des plans de fuite dans chaque pièce de la maison. La haine que j'éprouvais a dévoré des années de ma vie et terni bien des moments. Et puis, un jour, j'ai compris que si je donnais ce pouvoir au meurtrier, il allait ruiner ma vie, en plus de m'avoir privée de mère. J'ai refusé de lui laisser ce pouvoir, et je m'efforce aujourd'hui de pardonner et de guérir. C'est un processus qui ne finit jamais. C'est difficile d'accorder le pardon à quelqu'un que l'on ne connaît pas, c'est difficile aussi pour moi d'aimer les autres sans avoir peur de les perdre, comme j'ai perdu celle que j'aimais tant. Depuis que la haine s'est délogée de mon cœur, j'ai l'impression de mieux respirer. J'arrive enfin à me souvenir des jours heureux avec maman, alors qu'avant, je ne la voyais que morte sur ce parquet.»

«Depuis que la haine s'est délogée de mon cœur, je respire mieux.»



GEORGE a été accusé du meurtre de sa femme, puis innocenté. La mère d'AMY a été violée, puis assassinée.

“

GEORGE, 50 ANS

Dans les années 80, je vivais ma petite part du rêve américain: une femme, deux enfants, deux maisons, deux voitures. Et puis, un soir, un homme cagoulé a pénétré dans mon magasin, alors que ma femme et moi nous apprêtions à sortir au cinéma. Charlene avait confié les enfants à sa mère et concocté une soirée en amoureux. L'homme a vidé la caisse de son contenu et il nous a poussés, sous la menace de son pistolet, vers l'arrière de la boutique. Charlene a trébuché et l'homme a tiré. Une fois, encore une fois, et encore une fois. Elle s'est effondrée et l'homme a tiré sur moi à trois reprises. L'image qui me revient ensuite est celle de ma femme, face contre terre, et de la flaque de sang qui ne cesse de s'élargir. Je me suis traîné jusqu'au téléphone pour appeler au secours et j'ai retourné Charlene. Elle était morte. Cette image me hantera à jamais. Je ne sais pas si j'ai hurlé, je ne sais pas si je lui ai dit adieu. Je crois que je suis devenu fou. Après, je ne pouvais plus quitter mes enfants une seconde tant j'avais peur qu'il ne leur arrive quelque chose. J'attendais des heures devant l'école, guettant leur sortie, les accompagnant dans

tous leurs déplacements. Six mois plus tard, la police n'avait toujours pas de suspect et c'est moi qu'elle a arrêté pour le meurtre de Charlene. Le cauchemar continuait. La prison fut un enfer, j'étais terrorisé chaque seconde du jour et de la nuit. Mes petits avaient déjà perdu leur mère, et à présent, ils perdaient leur père. Ils ne m'ont jamais abandonné. Il

«Je ne fais pas confiance à notre justice, ni à notre système pénal.»

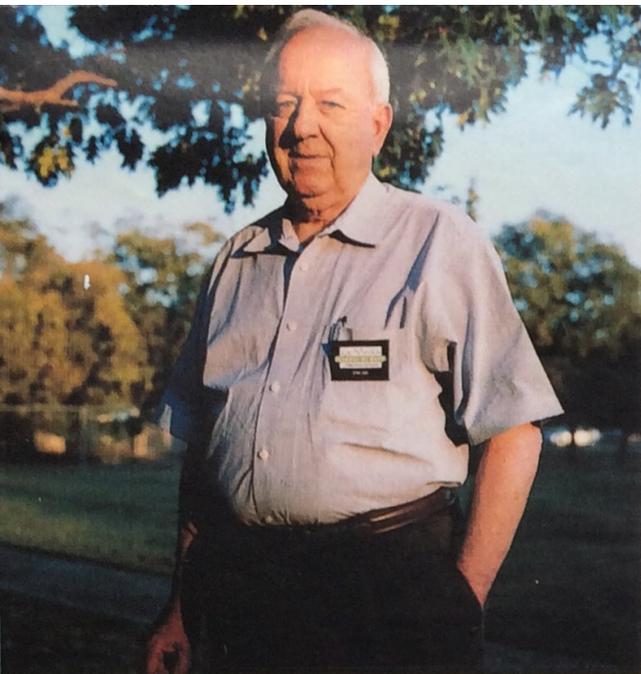
a fallu que j'attende sept ans avant d'être innocenté. Je ne ferai plus jamais confiance à notre justice, ni à notre système pénal. Les erreurs sont nombreuses, et ceux que l'on exécute sont toujours pauvres et presque toujours noirs. Si le meurtrier de ma femme est un jour arrêté, je ne veux pas qu'il soit tué en son nom. Charlene aimait la vie et nous a légué cet amour. Mes enfants et moi-même avons le même message: «Ne tuez pas en notre nom, nos cœurs ont assez saigné.»

“

AMY, 24 ANS

Ma mère, Cathy, a été violée et assassinée par deux Blancs de 15 ans. J'avais 5 ans. Elle venait de se fiancer et était enceinte. Elle était généreuse, ouverte, sans méfiance et toujours prête à aider. La nuit fatidique, elle a aperçu les deux garçons à une station-service. Ils n'arrivaient pas à démarrer leur voiture et lui ont dit qu'ils devaient rentrer de toute urgence. En fait, ils venaient de voler la voiture en question, après avoir fugué d'un centre de redressement. Ils étaient sous l'emprise de la cocaïne et de l'alcool et avaient découvert un pistolet dans la boîte à gants. Ils s'étaient trompés de carburant. Ma mère a spontanément proposé de les ramener chez eux; ils l'ont forcée à se diriger vers un parking isolé, l'ont tour à tour violée et lui ont tiré dans la jambe pour l'empêcher de fuir. Marion, le plus fou des deux, a alors changé d'avis et déclaré qu'il fallait la tuer. Elle l'a à peine supplié, et lorsqu'il a approché le pistolet de sa tempe, lui a dit: «Je te pardonne, et Dieu en fera autant.» Voilà quel genre de femme était maman! Elle avait 26 ans. Comment pourrais-je aujourd'hui haïr ses meurtriers et souhaiter leur mort? Je veux honorer sa mémoire, suivre la même voie d'amour et de pardon qu'elle. Je travaille pour un programme qui encourage les coupables à rencontrer leur victime. Cette confrontation déclenche souvent un processus de guérison et de mieux-être des deux côtés. Le taux de récidive est de 80 % aux Etats-Unis, mais il tombe à 30 % chez les coupables qui rencontrent leur victime. J'ai toujours voulu connaître ses deux meurtriers. Marion est fou, inapprochable, mais pas Gary. La première fois que nous nous sommes vus, il pleurait avant même que l'on parle. Il a 36 ans. C'est lui qui m'a rapporté les dernières paroles de maman. Il lit beaucoup, s'intéresse à plein de choses et rattrape le temps perdu. Il n'a pas été exécuté, car il était mineur à l'époque du meurtre. Dans deux ans, il pourra sortir: c'est sa deuxième chance, et je serai là pour l'aider.»

«La rencontre entre victimes et coupables déclenche souvent un mieux-être.»



Julie, la fille de **BUD**, est morte dans l'attentat d'Oklahoma City. Le mari de **CAROL** est décédé à la suite d'une rixe entre voisins.

“ BUD, 60 ANS
 Depuis dix ans, je parcours le pays pour parler de ma fille, morte avec 167 autres personnes lors de l'attentat d'Oklahoma City. C'était l'acte de vengeance et de haine d'un ex-soldat de la guerre du Golfe, Timothy McVeigh, qui a fait sauter des bureaux fédéraux. Ma fille était traductrice pour la Sécurité sociale, elle avait 23 ans. J'ai toujours été contre la peine capitale, mais lorsqu'on a retrouvé le corps de Julie sous les décombres, j'ai voulu la mort de Tim. Je voulais l'étrangler de mes propres mains. Je me suis mis à boire pour m'assommer et dormir. Tous les jours, j'allais sur les lieux de l'attentat, car c'était le dernier endroit où elle avait été vivante, et je m'y sentais moins mal qu'ailleurs. Quelques semaines après la mort de Julie, j'ai vu à la télévision une interview de Bill, le père de Tim. C'était une épave, et le regard qu'il a levé au dernier moment vers la caméra m'a bouleversé: j'y voyais le même désespoir qu'au fond de mon propre cœur.

«Après une exécution, on se sent sali et alourdi par une mort supplémentaire.»

J'ai alors décidé de le rencontrer et de lui dire que je ne le tenais pas pour responsable de ce que son fils avait fait. J'ai mis trois ans à trouver le courage de le faire. Tim était dans le couloir de la mort et je savais que, pour Bill, il n'en finissait pas de mourir chaque jour, alors que moi, j'avais perdu ma fille une fois pour toutes. Je me rendais aussi compte que je pouvais chanter les louanges de Julie, alors que Bill était condamné à taire son amour pour son fils et ne pouvait plus parler de lui positivement. Je l'ai rencontré dans sa cuisine, en présence de sa plus jeune fille. Il y avait des photos aux murs, dont un portrait de Tim. Je ne pouvais pas m'empêcher de regarder ce portrait et je me sentais de plus en plus gêné de leurs regards sur moi. J'ai fini par murmurer: "Mon Dieu, quel bel enfant!" Les sanglots qui sont alors montés dans nos gorges nous ont jetés dans les bras les uns des autres; je ne me souviens pas avoir jamais pleuré aussi violemment. Je leur ai dit: "Nous sommes tous trois dans cette histoire jusqu'à notre mort, et je

ferai ce que je peux pour éviter que Tim ne soit exécuté." En sortant de leur maison, je me suis senti mieux pour la première fois depuis la mort de Julie. J'ai compris que c'était justement un acte de haine qui l'avait emportée, et je ne voulais pas faire de même avec Tim. Le jour où il a été exécuté, tout le pays avait les yeux rivés sur l'événement, et moi j'avais honte pour nous tous. L'Etat américain promet soulagement et paix aux victimes après l'exécution d'un meurtrier, mais c'est faux. On se sent au contraire sali et alourdi par une mort supplémentaire.»

“ CAROL, 52 ANS
 Que l'on ne vienne pas me dire que le pardon et la compassion pour un meurtrier sont des signes de faiblesse! Rien n'est plus difficile que de pardonner, mais c'est le seul moyen de retrouver la paix et d'échapper à l'emprise destructrice de la haine. L'amour de ma vie a été bêtement tué d'un coup de fusil, lors d'une rixe entre voisins éméchés. L'objet du litige? Un poulet qui avait franchi la barrière et sali un gazon... Au Texas, on a la gâchette facile. J'étais enceinte de notre seconde fille quand il a été blessé au ventre. Il avait 28 ans, j'en avais 20. Il a mis un an à mourir, mais ces douze mois ont été essentiels à notre histoire. Nous nous sommes tout dit, tout donné, chaque instant avait l'urgence et la solennité de la dernière heure. Il n'a pu s'asseoir qu'une seule fois et prendre sa cadette dans les bras. De grosses larmes roulaient sur ses joues – mon cœur saigne à chaque fois que j'y pense. C'est lui qui a pardonné en premier à son meurtrier. Je sais qu'il l'a fait pour que je puisse avancer et faire de même. C'était sa manière de m'aider à vivre, après. Le jour du procès, j'ai vu la femme du type. Elle venait d'accoucher de jumeaux et ressemblait à une bête traquée. J'ai compris qu'elle et moi étions les deux faces de la même pièce, et j'ai cessé de haïr. Cela ne s'est pas fait du jour au lendemain, j'y suis allée tout doucement, faisant des progrès de fourmi, et je continue!» ■

«Il a pardonné à son meurtrier. C'était sa manière de m'aider à vivre, après.»

Réagissez à cet article en écrivant à cdurand@gmc.tm.fr